

COMMUNICATION DE M. SIMONSON.
LES INSTRUMENTS DE SILEX DATÉS PROVENANT DES MINES
DE TURQUOISES DE MAGHARA,
DANS LA PRESQU'ILE DE SINAI, PAR EUGEN BRACHT.

(*Zeitschrift für Ethnologie*, fasc. I, 1905.)

Les silex présentés sont choisis parmi près de six cent cinquante pièces que l'auteur a collectionnées lors de son dernier voyage en Orient, en 1880-1881, à proximité des mines de turquoises de Maghara. Il est connu depuis longtemps qu'on y trouve des couteaux de silex, et Baedeker (*L'Égypte*, 1877) en parle en disant naïvement qu'ils ont servi à égaliser les stèles royaux égyptiens qui se trouvent à la partie supérieure des couloirs des mines.

Cette opinion bizarre, n'ayant naturellement pas été partagée

par l'auteur, il chercha une autre explication; mais ce qui lui parut plus important, c'est que ces silex pouvaient parfaitement être datés, grâce à un concours de circonstances absolument unique.

En effet, pour les millions de silex dont le développement s'explique de plus en plus, il est impossible de fixer une date.

L'auteur nous dit qu'il a attendu vingt-quatre ans pour publier son travail à cause de l'état peu satisfaisant de la question de l'âge de la pierre en Égypte pendant toute cette période. En 1905, le professeur Schweinfurth vint tout exprès à Dresde afin de voir les silex datés, et conseilla vivement à l'auteur de faire connaître ses recherches. De plus, ayant reçu la nouvelle du Caire que l'égyptologue Flinders Petrie et le savant Montague Porch, d'Oxford, étaient partis pour la presqu'île du Sinaï afin de retrouver des vestiges préhistoriques, l'auteur n'hésita plus et donna lecture de son travail le 21 janvier.

Wady Maghara signifie « la vallée des cavernes », c'est-à-dire la vallée de laquelle on pénètre dans les mines qui s'ouvrent horizontalement dans la montagne de silex. Cette dernière formation est superposée au granit du Sinaï. Vis-à-vis des mines, la montagne est formée de porphyre. Dans la vallée, un long banc de rochers portant les ruines d'une citadelle est situé à la même hauteur que l'entrée des mines (50 mètres environ). On retrouve encore des fragments de pots à eau de la garnison égyptienne.

L'auteur décrit son arrivée aux mines et fait l'historique des stèles royales, donne la chronologie des dynasties qui y sont citées et nomme les principaux Pharaons. Il trouve des marteaux de pierre ayant servi à détacher des blocs de rocher de la paroi pour obtenir des morceaux de turquoises. Il y a encore de nombreux instruments pareils qui gisent sur le sol. Ils sont faits de fragments de porphyre attachés à des manches au moyen de liens; un exemplaire montre une rainure circulaire à cet effet. Un unique exemplaire est entier, tous les autres sont brisés. Pour détacher un morceau de turquoise de la pierre mère qui l'entoure, l'auteur employa son couteau, et il est d'avis que cela a été fait il y a trois mille trois cents ans au moyen d'instruments de silex fabriqués sur place.

Le silex fin n'est pas dur et est facilement attaqué; néanmoins ce travail a poli les instruments, les tranchants s'usèrent rapidement et les pièces trouvées sur le sol montrent cet arrondissement et ce poli spécial qui avaient déjà attiré l'attention de visiteurs précédents.

La plupart des instruments ont été retouchés jusqu'à ce qu'il n'en restât qu'un petit tronçon inutilisable; d'autres ont été retournés et le côté qui servait de manche a été aiguisé.

Parmi le grand nombre de spécimens trouvés, on peut distinguer deux formes fondamentales : une forme en feuille de saule, longue et étroite, qui ressemble aux lames des couteaux, et l'autre en feuille large, qui se retrouve à toutes les époques de l'âge de la pierre et qui représente peut-être l'éclat le plus naturel et le plus fréquemment obtenu en frappant le nucléus.

La forme étroite était peu résistante à l'effort. L'auteur en compta 87 spécimens restés indemnes contre 153 brisés, en tout 240 pièces. Parmi les instruments en forme de feuille large, 142 entiers et 92 brisés, en tout 234.

On trouve des spécimens des deux types, travaillés avec un soin particulier, dont les tranchants ont été retouchés minutieusement.

Une autre variété ne possède pas de pointe acérée. Le tranchant, placé en biais, est usé. Cette forme n'est pas due au hasard, car l'auteur en mentionne six. Il y a encore deux pièces plates, en forme de raclours, dont le côté aiguisé est entièrement usé, ayant été employé à scier. Plusieurs pièces montrent la forme d'amande, rappelant le type chelléen, ce qui est étonnant pour cette industrie du silex de la période métallique. Parmi les sept exemplaires trouvés, il y en a un seul ayant la pointe usée comme celles des autres instruments; sans cette circonstance, on pourrait être tenté de chercher pour eux un autre usage. Six de ces pièces sont travaillées des deux côtés, dont l'un est plat, l'autre bombé. La septième est tout unie et possède une sorte de manche.

Ces instruments très intéressants doivent leur origine à la forme spéciale d'un gros éclat qui ne pouvait être utilisé d'une autre façon et qui était trop plat pour donner plusieurs éclats longs.

L'auteur décrit encore une pièce du type large qui présente une place bien marquée pour l'index, obtenue par l'éloignement d'un des tranchants.

Le même type a été retrouvé souvent, aussi bien dans l'Inter-glacial d'Hundisburg, près d'Althaldensleben, qu'à Trosky, en Bohême, parmi les pièces en mélaphyr, dont l'auteur compte donner plus tard la description.

Tous ces types différents se confondent plus ou moins. On a également employé des éclats informes, ainsi que deux instruments longs et pointus, à coupe transversale triangulaire, ressemblant

aux poinçons néolithiques de l'Allemagne du Nord. Ces deux pièces sont des éclats utilisés après retouche.

Le professeur Kalkowsky est d'avis que tous ces instruments ne sont pas de silex proprement dit, mais qu'ils ont été fabriqués de pierre calcaire siliceuse. La couleur rouge clair va jusqu'au rouge brun, jaune-cuir, jaune gris, avec un brillant très faible et le manque total de transparence qui caractérise nos silex. Il y a exception pour un nucléus brun et de petits couteaux qui sont gris clair et transparents. Toutes les pièces plus volumineuses sont faites de ce silex opaque, qui était probablement moins précieux et moins rare que l'autre.

On est étonné, à l'examen d'un instrument brisé récemment, de trouver sous la couleur rouge jaune une pierre presque blanche. La couleur est tout à fait superficielle et recouvre une zone décolorée, blanche, de 1 millimètre. Cette décoloration peut représenter la patine de nos silex qui sont restés exposés à la surface du sol. Le professeur Schweinturth émet l'opinion que c'est la poussière de manganèse amenée par le vent qui donne aux silex égyptiens leur couleur brun-chocolat. Les places les plus foncées montrent un amas bien circonscrit de petites taches de dendrites de manganèse. Aux places rugueuses, cette agglomération se trouve derrière chaque petite aspérité et toujours dans le même sens, ce qui prouve le rôle du vent. La couleur rose ou rouge jaune est due à la formation de grès rouge qui se trouve au-dessus.

A la partie inférieure de plusieurs instruments en forme de feuille, on remarque une boue fine et rougeâtre, qui y adhère, provenant des pluies et montrant bien la façon dont les pièces se colorent.

Il y a donc trois phénomènes bien distincts :

1° Patine et coloration de la surface jusqu'à 1 millimètre de profondeur ;

2° Coloration rouge de la surface ;

3° Petites taches de manganèse dues au vent.

Il ne peut y avoir doute sur le point de savoir si ces instruments ont bien été fabriqués sur place : on retrouve les nucléi.

L'auteur étudie en détail toutes les circonstances qui peuvent nous aider à fixer l'âge de ces silex et arrive à la conclusion, qu'ils ne peuvent être plus anciens que cinq mille ans, ni plus récents que trois mille deux cents ans. On a donc travaillé dans ces mines de turquoises jusqu'à l'exode des Israélites. C'est grâce aux diverses inscriptions qu'on arrive à ce résultat.

Suivent le résumé de tout l'ouvrage, la liste des livres consultés par l'auteur et l'explication des gravures.

Pendant que cet ouvrage était à l'impression, l'auteur a reçu de Luksor, du professeur Schweinfurth, un compte rendu du professeur Flinders Petrie. Ce dernier décrit dans quel état lamentable il a trouvé les sculptures et inscriptions de Maghara. La plupart étaient abîmées ou même détruites. Il étudie l'histoire des dynasties représentées et attribue à des tribus de Bédouins le travail au silex dans la mine, et cela pendant une époque qu'il place entre deux périodes métalliques.

Bracht combat cette façon de voir et attribue ces silex aux « mentu » des textes égyptiens.

En tout cas, l'âge de ces pièces reste bien fixé.

DISCUSSION.

M. Houzé rappelle les intéressants travaux de Berthelot sur les mines du Sināï, dans lesquels il est question des luttes séculaires entre les Égyptiens et les Syriens pour la possession de ces mines : la longueur de ces luttes explique la grande variété d'instruments que l'on a recueillis dans les fouilles. Il ajoute que ce qui s'est passé au Transvaal est un exemple tout récent de l'acuité des luttes pour la possession des mines.

M. le Président remercie M. Simonson de ses intéressantes communications.

La séance est levée à 11 heures.
